

MÉMORANDUM

Forum des Jeunes



CC

DROITS DES FEMMES



IL EST URGENT D'AGIR !

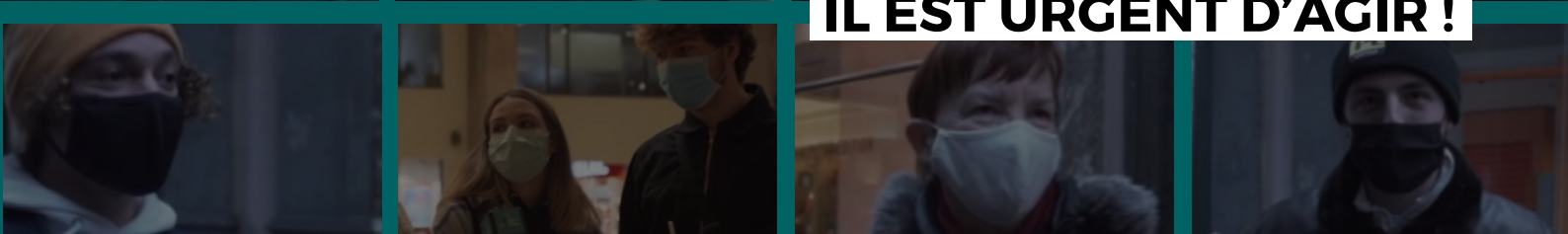


TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	3
■ CONTEXTUALISATION	3
■ DES PROBLÉMATIQUES TRANSVERSALES	3
DES DISCRIMINATIONS OMNIPRÉSENTES	5
■ LA LOI, SON ESPRIT ET SON INSUFFISANCE	5
■ LE POIDS ÉCRASANT DES STÉRÉOTYPES	6
■ L'OMNIPRÉSENCE DE LA VIOLENCE DIRECTE	7
Constats de départ	7
L'agresseur, les agresseurs	7
Des corps disponibles	8
Impunité, récompense, culpabilité et privilège	9
En guise de conclusion... très temporaire	10
■ LA VIOLENCE SYMBOLIQUE	7
Les études et la formation ? Des stéréotypes... encore !	11
Mais, finalement, d'où viennent ces stéréotypes ?	12
La violence symbolique dans le monde du travail	14
Mais il n'y pas que le travail dans la vie... ..	16
NOTES D'ESPOIR	18
■ QUELQUES NOTES ENCOURAGEANTES	18
Une organisation familiale davantage fondée sur le partage et le dialogue	18
Les pouvoirs publics	18
Le poids des mots	19
Le retour aux stéréotypes : des pistes pour en finir	19
Comment s'y prendre ?	20
CONCLUSION	22

INTRODUCTION

■ CONTEXTUALISATION

Le Forum des Jeunes est le porte-parole et l'organe d'avis officiel des jeunes âgé·e·s de 16 à 30 ans en Fédération Wallonie-Bruxelles. C'est en sa qualité d'organe d'avis qu'il a été consulté afin de rendre un avis sur le Plan « Droits des Femmes » soumis au Gouvernement de la Fédération Wallonie-Bruxelles par la Ministre Bénédicte Linard. Dans un délai très court, le Forum a alors mené une enquête quantitative entre le 31 juillet et le 16 août 2020.

Les questions de cette enquête étaient réparties selon les axes thématiques du Plan, à savoir : lutter contre les violences faites aux femmes ; déconstruire les stéréotypes et agir sur les représentations; assurer une meilleure représentation des femmes dans tous les secteurs professionnels et à tous les niveaux dans les instances de décision et les postes à responsabilités ; faciliter la conciliation vie privée/vie professionnelle.

1257 personnes ont apporté des réponses, dont 83% de femmes. 54% d'entre elles avaient entre 19 et 24 ans, 38% entre 25 et 30 ans. Les 16-18 ans ne représentaient que 8%. Cette plus faible représentation s'explique, notamment, par le fait qu'au vu de la période, il n'a pas été possible d'entrer en contact avec les établissements scolaires, un réseau que le Forum des Jeunes sollicite habituellement pour diffuser ses enquêtes.

Le 27 août 2020, le Forum des Jeunes rendait un Avis officiel sur le Plan et contribuait ainsi à la réflexion sur celui-ci : <https://forumdesjeunes.be/wp-content/uploads/2020/08/Avis-Droits-des-Femmes-final.pdf>.

Cependant, les informations récoltées à l'occasion de cette enquête dépassaient, et de loin, le cadre bien précis dans lequel l'Avis avait été demandé, construit et finalement rédigé. En effet, les questions permettaient une approche chiffrée, mais aussi le dépôt de commentaires. En cela, le Forum s'inscrivait pleinement dans sa mission de recueil de la parole des jeunes. En l'occurrence, cette parole fut plus que multiple, puisque les 1257 personnes qui ont répondu ont laissé... 5177 commentaires !

Il était hors de question de laisser cette parole inaudible : c'est la raison du présent Mémoire qui, sans être exhaustif, propose une vision plus détaillée que l'Avis.

■ DES PROBLÉMATIQUES TRANSVERSALES

À la lecture de nombreux témoignages, et quel que soit l'axe du Plan ministériel qu'on privilégie, un mot traverse avec force les réponses laissées à l'enquête : violence.

Il n'est pas exagéré de dire qu'aujourd'hui, en 2021, dans une démocratie libérale signataire de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme (!), la vie des femmes est marquée, presque quotidiennement, par cette violence qu'elles subissent à des degrés divers. Quel que soit le niveau de violence, il est par nature, inacceptable.

Une certaine bien-pensance lèvera sans doute les yeux au ciel, prête à lancer cet argument d'apparence anodine : « Mais enfin, toutes les femmes ne sont pas des femmes battues » ! Reconnaissons-le : il n'est pas vrai que toutes les femmes reçoivent physiquement des coups, évidemment ! Mais à ce compte-là, aucune discrimination ne devrait être prise en compte.

Et puis ce serait méconnaître qu'il n'existe pas que la violence lâche et grasse des hommes qui frappent les femmes, mais aussi toutes ces autres formes de violence qui trouvent d'autres chemins pour s'exercer.

Ce Mémoire n'est certes pas le lieu pour développer de longues théories sur le sujet, mais il faut bien éclaircir le propos d'une manière conceptuelle pour rendre justice aux nombreux témoignages que le Forum a recueillis.

La violence directe, la plus patente, est celle qui s'exprime par des paroles ou des gestes insultants, des coups, des abus sexuels.

Toutefois, il faut dire aussi un mot de la « violence symbolique » telle que l'approche Pierre Bourdieu qui voit en elle cette violence moins visible que la physique, mais qui s'exprime par les pressions diverses qu'exerce une certaine norme sociale organisant la domination d'un groupe social sur un autre. À la différence de la violence physique qui, par nature, impose l'existence d'un agresseur immédiat et d'une victime, la violence symbolique n'est pas nécessairement perçue comme telle par le dominant et même parfois par le dominé, qui a si bien intégré la norme qu'il ne la questionne pas ou plus. Pour résumer en une formule aussi banale que choquante, on pourrait dire que, aux yeux de certains, la violence symbolique est dans « l'ordre des choses ».

Quand la violence symbolique se cristallise dans une organisation sociétale qui s'en fait explicitement la complice, on peut, comme le fit Don Helder Camara, parler de violence institutionnelle, « celle qui légalise et perpétue les dominations, les oppressions et les exploitations, celle qui écrase et lamine des millions d'Hommes dans ses rouages silencieux et bien huilés ».

On peut enfin évoquer Johan Galtung qui, dans les années soixante, parle de « violence structurelle » comme « toute forme de contrainte pesant sur le potentiel d'un individu du fait des structures politiques et économiques »¹

À ce moment, deux constats s'imposent :

- 1** Les trois « strates » dans la violence : la violence physique/verbale ; la violence symbolique, c'est-à-dire celle qui véhicule et se nourrit des stéréotypes ancrés dans les personnes (dans leur esprit, mais jusque dans leur imaginaire, voire leur inconscient) ; la violence institutionnelle qui, dans le domaine de la politique, du travail ou des droits au sens large, suppose une démarche de légalisation de la violence ou, à tout le moins, de non-protection par la loi des victimes de ces violences.
- 2** Le caractère poreux de ces strates : une parole insultante peut traduire un stéréotype. Si la loi n'a pas prévu de punir cette parole, alors cette violence a une dimension institutionnelle².

Il n'est pas question de se demander, pour chacun des 5177 témoignages reçus, quel(s) type(s) de violences est/sont à l'œuvre, mais ces distinctions permettront de donner des éclairages significatifs à plus d'un moment.

Les pages qui suivent commencent par une évocation de la violence que subissent les femmes : c'est, malheureusement, la partie la plus importante en volume. Mais un deuxième moment de ce mémorandum laisse la place à quelques notes d'espoir et quelques propositions concrètes. Précisons enfin qu'une enquête, c'est aussi le lieu où s'expriment différents points de vue : même si une masse de témoignages nourrissent une certaine lecture, il est nécessaire qu'illusion soit faite aux contre-discours qui émaillent certains commentaires.

1. « any constraint on human potential due to economic and political structures », in Johan Galtung, « Cultural violence », *Journal of Peace Research*, vol. 27, n°3, 1990, p 291 – 305, cité dans http://www.irenees.net/bdf_fiche-analyse-1139_fr.html

2. Cette ébauche théorique n'est qu'un faible reflet des controverses académiques sur la question : on se référera par exemple, pour en avoir un aperçu un peu plus large à <https://www.erudit.org/fr/revues/nps/2014-v26-n2-nps01770/1029260ar/>

DES DISCRIMINATIONS OMNIPRÉSENTES

■ LA LOI, SON ESPRIT ET SON INSUFFISANCE

On l'a dit : la Belgique est un État de droit, et cette évidence apparaît dès les réponses à la première question de l'enquête s'interrogeant sur l'existence légale de droits identiques pour les hommes et les femmes. 58% des personnes interrogées répondent par l'affirmative, contre 29% qui répondent non et une douzaine de pourcents qui se disent mal informées.

Le ratio est clair : il y a deux fois plus de répondant·e·s qui croient à l'affirmation par la loi de l'égalité des genres que de personnes qui pensent le contraire. Mais comme souvent, les chiffres peuvent se lire de différentes manières, car finalement, un peu moins de soixante pourcents de personnes convaincues du côté égalitaire de la loi, cela ne représente qu'une petite majorité : 4 personnes sur 10 pensent le contraire, en doutent ou ne le savent pas. C'est donc bien la loi, logiquement la meilleure gardienne de l'égalité, qui est ici questionnée. Pourtant la Constitution est claire, dès son article 10 :

Il n'y a dans l'État aucune distinction d'ordres. Les Belges sont égaux devant la loi (...). L'égalité des femmes et des hommes est garantie.

La nuance se trouve sans doute la mieux exprimée par l'une des répondantes à l'enquête : *Je dirai qu'il n'y a aucune loi qui crée la différence, qui légalise cette différence, qui fait que cette différence puisse tendre vers une discrimination systémique légale, mais qu'il n'y a pas forcément des lois qui assurent une équité pure entre les genres.* Le commentaire se révèle intéressant : il n'y a pas de discrimination organisée (discrimination interdite par ailleurs par la même Constitution dans l'article 11), mais il y a peut-être insuffisance dans la loi actuelle.

Cette nuance prend pleinement son sens lorsqu'on prend en considération les réponses à la seconde question demandant si dans les faits l'égalité existait réellement. Les chiffres se font là nettement plus clairs : seuls 11% des personnes interrogées répondent oui, contre près de 84% qui affirment le contraire. On notera en passant que la réponse « je ne sais pas » (2%) est beaucoup plus marginale que dans la première question.

Quel serait donc cet état de fait où une loi, une constitution affirment clairement un droit que seuls 11% des gens estiment réel au quotidien ? On est là devant une problématique criante. On comprend ainsi mieux l'urgence d'un Plan gouvernemental pour les droits des femmes.

On notera cependant que quelques commentaires laissés pour cette question au résultat transparent tendent à donner des exemples où les femmes auraient davantage de droits que les hommes. Voici un exemple : *Lors des procès pour la garde des enfants, les hommes me semblent injustement défavorisés par rapport aux femmes. Les hommes me paraissent aussi plus susceptibles d'être plus durement jugés pour un crime donné.* Pour la problématique de la garde des enfants, le propos peut être nuancé, comme en témoigne Isabelle Dussard, juge de la famille à Liège, lorsqu'elle affirme que "les femmes demandent beaucoup plus que les hommes l'hébergement principal. Ensuite parce qu'il arrive souvent que le père ne demande pas d'hébergement égalitaire. Dans certains cas, des mères demandent l'hébergement égalitaire, mais des pères le refusent car ils réalisent que les enfants, les devoirs, les lessives, c'est du boulot."³ Même s'il est vrai qu'il existe des pères lésés, les commentaires affirmant que les femmes auraient davantage de droits que les hommes restent marginaux, tout en tendant à montrer qu'en matière d'égalité de droits entre hommes et femmes des visions différentes vont se heurter.

Il est toutefois évident que, dans l'imaginaire sociétal, ce sont les femmes qui portent le poids écrasant du pire raccourci qu'un esprit puisse prendre : celui de la stéréotypie.

LE POIDS ÉCRASANT DES STÉRÉOTYPES

Conceptuellement, classer les réalités du monde selon les critères qui les distinguent est une démarche classique et pratique. Le problème de la stéréotypie est qu'elle paraît faire la même chose mais ne s'ancre que sur des idées reçues, historiquement datées et qui, bien loin d'éclairer la réalité, la figent en fait dans une lecture simpliste et épuisante pour celles (et parfois ceux) qui doivent la subir.

De plus, la stéréotypie paraît parfois réellement, naturellement fondée à certains, comme en témoigne cette réponse trouvée dans l'enquête : « *Je pense que les stéréotypes ne sont pas infondés. Les hommes et les femmes ne sont pas pareils, hommes et femmes fonctionnent différemment, ce qui n'empêche pas que tout le monde doit être traité correctement.* »

Bien loin de la redoutable litote du commentaire précédent (« pas infondés »), les personnes qui évoquent les stéréotypes liés au genre sont extrêmement nombreuses : 92% d'entre elles en relèvent. On peut littéralement parler de rapports sociaux reposant fondamentalement sur des visions stéréotypées du rôle des genres. Ceci implique une charge mentale énorme, portée parfois par les hommes, mais essentiellement par les femmes. Une répondante exprime cette charge en une formule lapidaire : « *Ils sont absolument partout, et le travail de déconstruction est permanent* ».

Il ne serait pas possible de dénombrer l'ensemble des domaines où cette stéréotypie impose sa marque, mais on peut citer ceux qui reviennent le plus souvent (on traitera plus précisément ceux qui concernent les études et la vie professionnelle dans un point suivant) :



- Les femmes sont destinées à avoir des enfants et à s'en occuper ; on attend aussi d'elles qu'elles soient maternantes dans leurs relations de couple.
- Elles sont physiquement faibles, ce qui implique, par exemple, qu'elles soient moins performantes dans le domaine sportif.
- Elles doivent répondre à certains standards physiques.
- Elles sont exagérément émotives, particulièrement pendant leurs règles.
- Elles sont moins intelligentes.
- Elles parlent trop ; elles sont priées de faire davantage attention à leur vocabulaire.
- Leur relation à la sexualité est sujette à critiques tous azimuts : une femme qui a une vie sexuelle active est une « allumeuse » ou une « pute » ; une femme plus réservée est forcément « frigide » ou « lesbienne » (puisqu'elle ne répond pas aux avances des hommes). Quant au plaisir féminin, il passe souvent pour secondaire.
- Visiblement, ce qui touche à leur poitrine est également source d'une stéréotypie incessante : une forte poitrine connote nécessairement, aux yeux de certains, une disponibilité sexuelle évidente ; par contre, une femme qui a une petite poitrine est vue comme à peine une femme.
- Leur tenue est l'objet d'une infinité de nuances sexistes : une tenue d'été (jupe courte, débardeur) apparaît comme provocante, mais en même temps, chaque femme est priée d'être plus féminine lorsqu'elle porte par exemple une tenue jugée trop masculine ou les cheveux très courts.
- Elles devraient limiter leur liberté : ne pas sortir le soir seules, ne pas voyager seules...
- Enfin, elles sont destinées aux tâches ménagères...

La liste n'est pas exhaustive. Ces stéréotypes n'apparaissent pas non plus en nombre égal. On peut y voir un effet de hasard (une enquête n'est finalement qu'une enquête), mais aussi peut-être de la prégnance plus forte de certains types de stéréotypes (comme celui des tâches ménagères) correspondant à la charge plus forte de ceux-ci.

Plus d'une personne sur deux estime que ces stéréotypes ont eu une influence sur son parcours personnel, tant dans ses relations amoureuses que sa vie de famille ; tant dans ses études que son parcours professionnel.

Mais le pire, comme on va le voir, est que cette caricature stéréotypée est le terreau de nombreuses formes de violences. Le préjugé, nourri d'idées simplistes et de raccourcis qui transforment les femmes en objets, se gangrène et renvoie l'image d'une société où les femmes sont parfois réduites au statut de proies.

CONSTATS DE DÉPART

« Relater 10 ans de grimaces et remarques, d'humiliations, d'être suivie dans la rue, d'habitudes pour me protéger... ça va être compliqué. »

Clairement, l'enquête du Forum des Jeunes démontre que les violences faites aux femmes recouvrent un spectre étendu mais continu de situations et de contextes, tout en présentant également des constantes interpellantes.

Deux questions citaient explicitement la violence dans l'enquête, l'une sur les violences vécues en tant que témoin, qui recueille des témoignages d'hommes et de femmes; une deuxième sur les violences réellement subies par les répondantes à l'enquête. Les chiffres sont encore une fois très parlants : 62% affirment avoir été témoins de violence ; 54% affirment avoir été l'objet de ces violences.

Cependant, ces chiffres doivent être nuancés. Ainsi, pour le fait d'être témoin, c'est 66% des femmes interrogées qui disent avoir assisté à des situations de violences vécues par d'autres femmes contre seulement 46% des hommes. Il est difficile de savoir si cette différence s'explique par une moins bonne perception par les hommes de ces violences ou bien parce que le fait d'être avec un homme qu'on connaît minimise le risque de subir des violences dans certains contextes, comme la rue. Quant au fait d'être victime, les 54% deviennent 66% si on ne prend en compte que les répondantes : autrement dit, parmi les femmes qui ont répondu à l'enquête, 2 sur 3 ont déjà été victimes de violences.

L'AGRESSEUR ; LES AGRESSEURS

« Je vais te jeter de l'acide au visage pour que tu ne plaises plus jamais à quelqu'un. »

Les violences faites aux femmes sont dans l'écrasante majorité à l'initiative d'hommes. Il n'y a qu'un seul témoignage de violence subie par une femme infligée par une autre femme sur plus de six cents témoignages détaillés. Un sur plus de six cents. Le pluriel est par ailleurs pertinent lorsqu'on parle des hommes car plus de 5% des témoignages de femmes victimes de violence concernent des situations impliquant plusieurs agresseurs masculins en même temps; en particulier dans le harcèlement de rue, omniprésent (35% des commentaires mentionnent la rue comme lieu d'agression).

Quand on parle d'agresseur unique, on évoque à plusieurs reprises cet homme, inconnu ou non, plus vieux ou abusant de son autorité. Plusieurs femmes parlent de frotteur dans les transports en commun. Ou bien d'un inconnu qui harcèle ses victimes en les suivant jusqu'au domicile. Voici deux témoignages explicites à ce sujet : « J'étais choquée de me rendre compte que parce que je suis une femme, certains garçons pensent avoir le droit de me suivre et surtout que ça les amuse que je puisse avoir peur. » Et encore : « Alors j'ai couru, mais il a couru aussi. Je suis arrivée chez moi, j'ai vite fermé la porte. Mais j'ai eu peur les jours suivants qu'il ait repéré là où j'habitais »

Dans 18% des témoignages des femmes victimes de violences, l'agresseur est un proche, un parent (père, beau-père, grand frère). Deux exemples ici aussi : « Étant plus jeune, mon frère avait tendance à me dicter sa loi car je suis une fille et 20 ans plus jeune que lui. On s'est souvent disputés et ça tournait souvent en bagarre. Jusqu'au jour où j'ai eu plus ou moins 16 ans, il m'a attrapée par la gorge parce que je ne lui ai pas laissé l'ordi assez vite. » Et : « J'ai subi une pression de la part d'un oncle pour dormir dans ma chambre. »

Très souvent évidemment, c'est un conjoint, un petit ami, un ex qui se montre violent. Les situations de violences conjugales citées par les femmes représentent plus de 12% des situations décrites, mais ce chiffre est sûrement sous-évalué (attachement au conjoint, honte mais aussi échantillon jeune qui concerne moins des femmes en ménage avec un homme bien qu'un petit ami violent en public soit régulièrement mentionné, peur,...).

Néanmoins, même avec ces freins à l'expression, les situations de violences conjugales concernent donc une jeune femme sur huit.

Ce fait explique certainement la différence de perception des violences entre les femmes et les hommes. On pourrait multiplier les commentaires révélateurs. En voici quelques-uns :



- *J'ai subi de la violence psychologique et verbale par mon conjoint alcoolisé.*
- *Impression d'obligation de relations sexuelles en couple, ne pas oser dire non.*
- *Si j'élevais la voix ou que je montrais mon mécontentement face à une situation, je me faisais systématiquement décrédibiliser par mon conjoint (...): «Qu'est-ce que tu as ? t'as tes règles ?»*
- *J'ai déjà vu une amie se faire descendre par son copain parce qu'elle était une femme et il la disait «moins importante» que lui car elle était une femme.*
- *En couple 4 ans avec une personne jalouse (insultes, râleries, menaces de quitter) qui m'a coupée peu à peu de mes amis, (qui n'étaient pas assez bien pour moi ou jaloux de notre relation, ou pas sains) qui n'effectuait aucune tâche ménagère mais se plaignait si ce n'était pas fait. Je me suis retrouvée en dépendance financière. Forcée à avoir des rapports sexuels»*

La liste des témoignages recueillis est bien plus longue, mais les cinq rapportés ci-dessus permettent de mesurer l'ampleur des formes de violences : affective, psychologique, sexuelle... Le dernier témoignage est particulièrement bouleversant : en quelques mots, il résume l'emprise qu'un agresseur toxique peut prendre sur sa victime. Ceci permet d'aborder maintenant de manière plus précise les mécanismes à l'œuvre dans ces violences : la femme est avant tout considérée comme un objet de pulsions.

DES CORPS DISPONIBLES

« Apparemment, si une fille profite des événements culturels, elle laisse passer le message que son corps est à disposition des hommes.»

Les hommes sont donc le point commun à chercher dans toutes les situations vécues par les répondantes, toutes âgées de moins de 30 ans. Dans ce point consacré plus précisément à la violence directe, on peut tenter une brève typologie à partir des témoignages, en laissant temporairement de côté les dimensions plus symboliques.

Ces types sont évidemment combinables :

En lien avec le langage : blagues sexistes et recours prétendu à l'humour⁴ ; drague lourde ; insultes et violences verbales ; intimidations et menaces.

En lien avec le non-verbal et l'image : regards insistants et sans équivoque ; sifflements, gestes dégradants ; attouchements et autres frottements ; prises de photos sans le consentement ; grossophobie.

En lien avec la liberté physique : poursuites en voiture ou à pied souvent jusqu'au domicile (plus de 8% des témoignages mentionnent des inconnus qui suivent leur victime) ; tentatives d'enlèvements ; séquestrations et privations de libertés.

En lien avec la violence physique directe : coups et usage de la force ; féminicides de proches.

En lien direct avec le sexe : masturbations et exhibitionnisme infligés dans l'espace public ; violences sexuelles et viols (au moins 10% des témoignages décrivent une situation de viol ou le mentionnent explicitement) ; viol correctif ou proposition de rapport sexuel correctif (pour « guérir » une femme de son homosexualité).

4. « Des commentaires et vannes sexistes (souvent sous couverture « d'humour ») dans un but de décrédibiliser dans les assemblées (qu'il s'agisse d'une conversation légère entre amis ou d'une réunion/lieu de parole et de décisions dans le cadre d'un travail, projet, collaboration,...). »

On pourrait aussi trouver à cette liste un terme commun, tant les comportements d'agression sont répétitifs et répandus : le harcèlement. De rue, scolaire, moral, sexuel, virtuel (cyber-harcèlement)⁵, le mot revient sans cesse. Parfois, il prend place sous forme de revanche après une rupture, comme en témoigne ce commentaire : *J'ai également vu cela lors de mes études au sein de la Haute École (...). Une jeune fille a rompu avec son petit ami, elle s'est fait harceler, humilier car il faisait partie du «groupe» et elle quittait l'école (donc le «groupe»). J'ai pris sa défense et me suis également fait humilier, mais je ne regretterai jamais mon choix. J'ai gagné une amie et perdu des poisons.*

Aucun contexte ne semble sûr, la menace pèse sur tous les lieux qu'une jeune femme peut fréquenter au cours de sa vie⁶ et même le long d'une seule journée: du lieu de travail au domicile en passant bien évidemment par la rue qui relie ces deux endroits. Et si les femmes choisissent les transports en commun, elles ne sont toujours pas épargnées, souvent sous le regard de passagers indifférents. Ces violences continuent encore lors des moments de loisirs comme les sorties, les événements culturels et les soirées. Elles s'introduisent même partout avec la technologie au travers de sms ou via les réseaux sociaux.

Sans grand étonnement, beaucoup de ces violences ont souvent un lien avec une prétendue disponibilité du corps des jeunes femmes pour les hommes, de nombreuses répondantes témoignant que les insultes viennent souvent après une sollicitation refusée.

Mais régulièrement, les hommes n'interpellent pas les jeunes femmes et passent immédiatement à l'agression sexuelle. Trois exemples parmi d'autres :



- *« Quand j'étais en secondaire : je portais un t-shirt avec une inscription, et un de mes professeurs s'est approché de moi en pleine classe en disant «Mais qu'est-ce qu'il est écrit, là?», comme s'il ne savait pas lire, en se rapprochant de plus en plus, le doigt tendu, jusqu'à toucher ma poitrine avec son doigt.»*
- *« J'étais à un festival avec des amis, je dansais devant la scène (comme tout le monde à ce moment-là), je sens quelque chose de chaud sur moi : un vieil homme était en train de se masturber sur moi... quand il a vu que je l'avais vu il est parti. Quand je l'ai raconté à mes amis, personne n'a pris cela très sérieusement.»*
- *« Dans un ascenseur, un homme d'une trentaine d'années monte avec moi, s'exclame « ha j'ai de la chance aujourd'hui » et s'empresse de me prendre dans ses bras et d'essayer de m'embrasser alors que je le repousse.»*

Certains témoignages, par leur brièveté, sont glaçants et ne supportent même plus de commentaire tant ils témoignent des situations dramatiques que peuvent vivre les jeunes femmes en Belgique au XXI^e siècle : *« De mes 13 ans à mes 20 ans, j'ai été abusée sexuellement par 7 hommes différents (j'ai eu plus de relations non consenties que de relations consenties...).»*

IMPUNITÉ, RÉCOMPENSE, CULPABILITÉ ET PRIVILÈGE



« Quand je l'ai raconté à mes amis, personne n'a pris cela très sérieusement.»

Les sentiments d'impunité, d'impuissance et de désarroi sont évidemment mentionnés surtout lorsque les plaintes n'aboutissent pas ou que personne n'agit comme c'est le cas dans plusieurs commentaires, dont voici deux exemples : *«Oui j'ai été violée par un garçon après une soirée estudiantine. J'ai essayé de prévenir les responsables de mon organisation pour mettre en garde sur les mauvaises intentions de certains garçons mais le garçon fut protégé et a pu continuer à sortir.»* Et encore : *«ils n'ont pas été punis et on m'a laissé entendre que je devais m'endurcir et que ça ne servait à rien de réagir, l'ignorance... le silence m'a détruite.»*

5. Notons que certains types de harcèlement peuvent aussi concerner les garçons, comme le harcèlement scolaire par exemple

6. Les témoignages font parfois état de violence dès le plus jeune âge : *« À cinq ans, je suis intervenue quand mon père étranglait ma mère...»*

Il faut aussi pointer le fait que les personnes interrogées se posent parfois des questions sur leurs réactions du moment, surtout en tant que témoins. Ce questionnement rejoint également la difficulté à parler des violences subies, à les nommer explicitement (le viol par exemple). Cette difficulté de nommer les choses, ainsi que les doutes sur la réaction du moment sont à mettre en parallèle avec le fait que l'étude s'est menée en ligne au travers des réseaux sociaux du Forum des Jeunes et a certainement mobilisé des personnes jeunes plus sensibilisées que la moyenne. On peut supposer que ces difficultés et doutes sont encore plus grands chez les jeunes en général.

La situation empire encore quand s'ajoute à l'impuissance et aux doutes la culpabilisation des jeunes femmes concernant leur agression, leur entourage se montrant souvent critique et retournant la culpabilité contre elles. Voici deux témoignages particulièrement forts à ce sujet : « *Les agressions sexuelles que j'ai subies (ainsi que mes amies) et mon viol (...) : beaucoup d'hommes autour de moi (...) ont essayé de me culpabiliser et me faire passer pour la coupable.* » Et : « *Il y a presque 7 ans, en rentrant de guindaille à Lln, j'ai été abusée et battue par deux autres étudiants que je ne connaissais pas. Il m'a fallu un an pour porter plainte, quatre pour comprendre que ce n'était pas MA faute, six pour m'en sortir et les derniers combats continuent actuellement d'être menés.* »

Un autre rapport de domination présent dans les commentaires réside dans la notion de « récompenses » auxquelles les hommes auraient droit dans leurs relations avec les jeunes femmes. Il conviendrait pour ces hommes que les jeunes femmes se montrent « gentilles », qu'elles remercient pour un prétendu service rendu par des actes sexuels, ... Trois commentaires illustrent particulièrement ces situations :



- *J'ai été confrontée à des hommes qui sous-entendaient qu'ils seraient contents d'avoir une jolie secrétaire comme moi (alors que je postule pour être avocate-stagiaire) et à des professeurs qui seraient ravis de me faire une lettre de recommandation « si je suis gentille ».*
- *En faisant du stop, l'une ou l'autre situation chiantes où je dois sérieusement demander à descendre du véhicule parce que le gaillard est un peu trop insistant (« Tu fais du stop et aussi du sexe ? » ou « T'as un copain ? Viens chez moi »).*
- *Un jour quand j'ai repris un transport en commun pour rentrer chez moi tard, j'étais presque seule dans le bus. Un homme m'a fixée pendant tout le trajet, s'est arrêté à mon arrêt et m'a suivie en me disant que ce n'était pas prudent d'être seule à cette heure-ci et qu'il proposait de m'accompagner. Et qu'en « récompense » de sa bonne action, je pourrais le remercier avec une petite « gâterie ».*

L'ensemble des situations évoquées dans ce point sont donc révélatrices d'un privilège pour les hommes qui ne doivent pas penser constamment à leur façon de s'habiller, de s'exprimer ou de se comporter en public. Quand le corps des jeunes femmes semble si disponible pour tant d'hommes, il faut se protéger perpétuellement et adopter des stratégies d'évitement ou de fuite. Réfléchir, anticiper, subir, se remettre en question et culpabiliser relèvent du quotidien de trop de femmes en Belgique, aujourd'hui. Les hommes en rue ne craignent pas le viol ou les propos à caractère sexuel, c'est bien un privilège. Les femmes sont systématiquement la cible d'hommes, c'est bien une oppression.

EN GUISE DE CONCLUSION... TRÈS TEMPORAIRE

Cette récolte de parole s'étant étalée sur deux semaines, il est fort probable que des zones d'ombre existent encore sur des violences plus rarement décrites et perçues ou plus difficiles à exprimer. Il ne faut pas non plus écarter les situations où des jeunes femmes n'ont pas pu témoigner à cause de la fracture numérique par exemple ou plus dramatiquement encore par la surveillance quasiment carcérale dont elles sont la cible par leur conjoint.

Ces violences témoignent bien d'un véritable problème de société où la sécurité d'existence et la possibilité d'émancipation de la moitié de notre population sont bafouées jour après jour. Car ce qui est peut-être le plus choquant, c'est le caractère omniprésent et récurrent de ces situations : près de 40% des témoignages relatent plusieurs événements ou démontrent le caractère répété et quotidien de ces violences.

Pour une femme, il y a toujours à redouter qu'une violence, aussi horrible et traumatisante qu'elle puisse être, ne sera malheureusement pas la dernière à subir.

En outre, au-delà de ces violences patentées, d'autres, que nous qualifions de symboliques ou d'institutionnelles dans l'introduction, sont également à l'œuvre dans la société : elles impactent notamment les domaines de la formation et de la carrière professionnelle : là aussi, les stéréotypes sont à l'œuvre.

■ LA VIOLENCE SYMBOLIQUE : LA MANIFESTATION « SOFT » DE L'INÉGALITÉ DES CHANCES

LES ÉTUDES ET LA FORMATION ? DES STÉRÉOTYPES... ENCORE !

Dans le domaine de la formation, 72% des personnes qui ont répondu à l'enquête pensent que la répartition des chances n'est pas égale et les stéréotypes de genre sont dénoncés dans des centaines de commentaires.

Ainsi, sous le poids de ces stéréotypes, les filières des soins à la personne, de la petite enfance et de l'enseignement sont considérées comme des filières féminines, tandis que la recherche, les mathématiques, les sciences, l'ensemble des métiers physiques semblent plutôt destinés aux hommes : « *On a tendance à orienter les filles vers le social et le littéraire et les garçons vers les filières plus scientifiques* ». Les filières sont donc très genrées et certains y voient une espèce de fatalité : « *La société a des schémas déjà bien construits et il est difficile d'en sortir, même inconsciemment : on se dirige vers ce que la société nous impose.* » Il ne s'agit pas de barrières légales, chacun peut entamer les études qu'il souhaite, mais d'une espèce de code social très puissant : « *Mais les étudiant.es ont le choix de leur orientation donc ce n'est pas de l'inégalité, peut-être encore des stéréotypes de genre trop ancrés.* » Comme le dit un autre répondant, c'est « *sociétal* ».

Certains commentaires traduisent d'ailleurs en eux-mêmes la présence de ce stéréotype de genre majeur : « *En soi l'orientation est un choix. Beaucoup moins de femmes en études d'ingénieur mais je ne pense pas que ce soit parce que c'est mal vu et pas autorisé. Il faut juste aimer les maths et ce n'est pas le cas de tout le monde. Ça vaut dans beaucoup de domaines. L'esthétique semble tout de même réservée aux filles.* » On sent ici un mode de raisonnement qui, tout en niant le stéréotype (ce ne serait pas « mal vu » que des femmes fassent des études pour devenir ingénieures), finit par le révéler tout de même (les femmes aiment-elles les maths ? Et puis finalement, l'esthétique, c'est pour elle...).

Le constat paraît donc indéniable : « *Les stéréotypes de genre empêchent complètement une répartition équitable des femmes et des hommes dans ces milieux. Les femmes, autant que les hommes, sont encore beaucoup trop influencés par ces clichés.* » Quant à contrer ces stéréotypes, clairement, cela ne sera pas simple : « *Il est parfois compliqué de contrer ces stéréotypes pour oser suivre le chemin que l'on veut vraiment.* »

D'ailleurs, certains, tout en observant une répartition inégale dans les filières, refusent d'y voir un problème : « *Je ne vois donc aucun problème s'il y a surreprésentation d'un sexe dans certaines branches. Il y a aussi plus de geeks en mathématiques qu'en criminologie ou nurserie... On n'en fait pas toute une affaire.* » On trouve même un répondant qui semble, avec une ironie un peu facile, regretter qu'on réfléchisse actuellement sur ces stéréotypes : « *À l'heure actuelle, avec la bien-pensance généralisée, le milieu professionnel est de plus en plus équitable, il existe évidemment des exceptions (qui sont horribles) ! Mais elles sont présentes dans les deux sens.* »

On trouve à la fin de ce commentaire un argument souvent avancé pour ne pas prendre en compte le sexisme en tant que discrimination à l'égard des femmes : le sexisme irait dans les deux sens !

Cependant, un commentaire pertinent explique qu'il s'agit là d'une idée reçue qu'on peut fortement contester : « *Si un garçon souhaite devenir infirmier, au pire il va rencontrer des stéréotypes de genre que heureusement il va pouvoir détruire avec son engagement quotidien et sa maîtrise, et un jour il sera reconnu pour ses capacités, mais quand une femme essaie de faire un parcours qualifiant et qui la fait accéder à des professions plus élevées objectivement en grade/renommée et importance hiérarchique dans le système, elle n'aura pas seulement le stigma d'être une femme dans une profession d'hommes, mais ses pairs dans les autres structures seront tous des hommes et elle ne devra pas seulement démontrer qu'elle est à la hauteur, mais elle devra aussi se distinguer pour pouvoir être prise au sérieux.* »

Un autre phénomène démontrant qu'on est bien devant un phénomène de stéréotypie lié à des violences d'ordre symbolique est l'intégration de celui-ci par les victimes, en l'occurrence ici les femmes, selon un processus que, dans un autre domaine, l'expérience de Clark et Clark avait démontré. « *Les gens se mettent leurs propres barrières* », comme le dit une personne interrogée. « *Les femmes n'osent pas s'inscrire dans les filières scientifiques* », parce qu'elles se sentent « *non légitimes pour le faire !* ». « *On nous répète que c'est un domaine d'hommes* », ajoute une autre répondante. Comme déjà cité plus haut, les femmes sont finalement imprégnées par les clichés dont elles sont victimes et elles finissent parfois par renoncer sous la pression : « *Les hommes cis [l'adjectif cisgenre est un néologisme désignant un type d'identité de genre où le genre ressenti d'une personne correspond au genre assigné à sa naissance.] se retrouvent plus facilement dans des voies scientifiques que les femmes qui parfois s'auto-sabotent malgré leur talent.* » Le stéréotype a bien été intégré par ses victimes : « *Je pense que beaucoup de femmes se sentent incapables de faire certains métiers parce que ces métiers sont des métiers dits «d'homme»* ».

Et qu'en est-il des femmes qui décident de transgresser ce stéréotype ? De très nombreux commentaires soulignent les lourds défis qui les attendent. Elles devront démontrer plus que les hommes leur motivation et leurs compétences. En outre, elles pourront s'attendre à des commentaires sexistes, voire du harcèlement. Une espèce de machisme ordinaire est ainsi plusieurs fois dénoncé, comme on le voit dans ce témoignage : « *J'ai pris des cours d'informatique et de programmation en jeux vidéo, là il y avait beaucoup d'hommes et très très peu de femmes. L'ambiance était sexiste et horrible. Je n'y étais pas épanouie, je me sentais comme un morceau de viande* ». Cet autre commentaire est particulièrement intéressant : « *Si on prend l'informatique et parallèlement le jeu vidéo, historiquement c'était un métier de femmes. Mais les hommes se sont approprié ce secteur et désormais la proportion de femmes dans le milieu est extrêmement faible. Un phénomène de harcèlement est même courant contre les femmes qui tentent de travailler dans ce milieu ou de donner leur point de vue car on estime que c'est un milieu exclusivement d'hommes* ». Une autre répondante dit qu'une femme dans le domaine des sciences naturelles passera toujours pour « *une geek coincée* ».

Dans les filières d'études, une transgression du stéréotype se payera donc cher : « *Dans certaines orientations (manuelles, informatiques, sportives,...), les femmes ne sont pas les bienvenues du tout même si on essaie de faire croire le contraire. Certaines femmes qui veulent quand même se lancer subissent souvent du harcèlement de la part des «camarades» et de la discrimination de la part des professeurs...* ». Un autre exemple, cité plusieurs fois, est celui d'une jeune femme cherchant un stage en mécanique et refoulée chez de nombreux patrons du secteur.

MAIS, FINALEMENT, D'OU VIENNENT CES STÉRÉOTYPES ?

Les stéréotypes sont le fruit de longs processus. Vouloir désigner une source unique serait réducteur, mais on peut identifier certains lieux qui contribuent à leur développement.

L'école est ainsi parfois pointée du doigt et ceci dès la maternelle : « *Regardez dans les écoles: dès le plus jeune âge, les petites filles et les petits garçons sont conditionnés avec les couleurs, puis les jouets, puis les «bikinis» pour enfant de trois ans, puis les intérêts à l'école, puis au début de la vie professionnelle quand l'accès à certains métiers (médecine, droit, etc.) tente de dissuader les jeunes femmes à faire carrière dans certaines filières. C'est sans fin.* »

La séparation par sexe lors du cours d'éducation physique est ainsi considérée comme discriminatoire : « *Pourquoi une fille ne pourrait-elle pas faire du foot ?* » ; « *On est séparé, par activité, ne permettant pas à l'autre sexe d'apprendre ce sport car il est qualifié de féminin ou masculin* ». Plus inquiétant est cet autre commentaire : « *Dans mon collège, les filles n'avaient pas le droit de prendre l'option sport 4h, ce n'était que les garçons.* » En effet, l'orientation dans les écoles aurait parfois tendance à refléter le stéréotype ambiant : on peut parfois parler d'orientation genrée : « *Quand j'ai annoncé que je voulais être prof de sport ça a été perdu d'avance ; on ne m'a pas aidée sous prétexte que j'étais une fille, je me suis retrouvée en art avec un cours en infographie qui ne me sert à rien.* »

De même, certaines réponses montrent que l'école devrait présenter les filières d'études supérieures et les filières professionnelles de manière plus équilibrée : « *Pas assez d'orientation pendant l'adolescence pour trouver ce qui nous correspond vraiment.* » Un autre commentaire en attribue la responsabilité à un « on » : « *On décourage les filles pour les « sciences dures » et on ne leur donne pas les mêmes chances dans le sport.* »

Dans certains cas, ce sont **les propos de certains enseignants qui sont visés**, comme ceux d'un instituteur primaire trouvant normal que les filles ne soient pas bonnes en math. Une répondante cite une étude prouvant que les enseignants, parfois de manière inconsciente, ont tendance à moins interroger les filles pendant les cours de mathématiques ou de sciences. Enfin, de manière globale, il est regretté que l'école ne joue pas pleinement son rôle en ne luttant pas suffisamment contre ce stéréotype de genre.

En dehors de l'école, l'éducation que les enfants reçoivent est également questionnée. Ici, ce sont clairement les parents qui ont un rôle à jouer : « *Je pense que c'est aux parents que revient la responsabilité de présenter à leurs enfants tout le panel d'activité ou de cours qu'ils peuvent suivre et non pas stéréotyper les choix en fonction du sexe.* » La sociabilisation dès le plus jeune âge risque en effet d'être marquée par des préjugés sexistes, ce qui aura des conséquences dans la suite du parcours scolaire et professionnel : « *Dès le début les petites filles sont, malgré toute la meilleure volonté du monde, mises dans des cases qui vont fondamentalement orienter leur parcours (pour une partie du moins) vers tel ou tel cursus, considéré comme plus simple ou plus féminin.* » Dans certains cas (on y reviendra par la suite), les enfants sont conditionnés par le rôle traditionnel que l'éducation leur assigne : « *Pour moi cela est lié à notre éducation. En nous éduquant à être des mères de famille notre choix se tourne naturellement vers des métiers qui seront facilement conciliables avec la vie de famille.* » L'impact des produits culturels proposés aux enfants est également mis en avant : « *Il y a tellement de clichés (véhiculés depuis notre enfance (Disney par exemple)) que les projections d'avenir sont modulées dès tout petit.* » En conclusion, il est donc urgent de, « *dès le plus jeune âge (...), expliquer qu'il n'y a pas de différence et que nous avons tous les mêmes droits.* »

En dehors de ces mises en cause de l'éducation au sens large, les racines du stéréotype de genre dans le domaine **de la formation** sont aussi désignées par des appellations plus théoriques, plus conceptuelles, voire plus historiques. Il est ainsi question à plusieurs reprises de l'importance du patriarcat dans notre société et de la répétition des clichés qu'il entraîne, comme la domination masculine ou encore, comme on l'a déjà dit plus haut, la réduction de la femme à sa fonction « maternante », ce qui expliquerait que les femmes soient plus nombreuses dans les métiers de la petite enfance ou des soins aux personnes : « *La société patriarcale met les gens dans des cases compte tenu de leur genre.* »

Certain·e·s répondant·e·s parlent aussi d'« **inconscient collectif** » ou d'« **imaginaire collectif** » pour désigner ce phénomène, indiquant par là toute la vigueur de stéréotypes tellement ancrés dans les esprits qu'ils n'ont même plus à passer par la pensée rationnelle pour s'exprimer, qu'il s'agisse de personnes qui en usent pour conforter leur pouvoir ou de celles qui en sont victimes : « *La société a des schémas déjà bien construits et il est difficile d'en sortir, même inconsciemment on se dirige vers ce que la société nous impose.* » Du coup, parce qu'il ne passe plus par des attitudes rationnelles, le stéréotype se renforce encore, comme en reflète ce témoignage tout simple, marqué par le déni le plus affirmé : « *Rien n'empêche une femme ou un homme de faire les études qu'il ou elle souhaite. Selon le sexe, on a tendance à choisir des orientations bien spécifiques.* »

La dernière partie de ce commentaire permet d'aborder un dernier critère avancé par certain·e·s répondant·e·s : l'importance de l'« **inclination naturelle** ». Ainsi certain·e·s estiment que c'est « naturellement » que les femmes et hommes vont poser certains choix d'orientation. On trouve même l'affirmation que cette « naturalité » conduit à ces choix : *« J'ai pu voir que certaines filières sont désertées par les femmes (et inversement). Je ne pense pas que ça soit une mauvaise chose. Les hommes et les femmes sont naturellement attirés par certaines filières spécifiques »*. C'est ce même critère qui va conduire à estimer que certains travaux manuels lourds sont logiquement non accessibles aux femmes qui « ne sont pas assez fortes ». Une remarque vient cependant nuancer ce constat généralisant : *« On devrait laisser autant de chance aux femmes de prouver que certaines peuvent arriver aux mêmes exigences que certains hommes pour ce genre de métiers. Des femmes fortes ça existe, tout comme des hommes moins forts aussi »*. Le commentaire qui exprime le plus clairement ce point de vue « biologique » est le suivant : *« Il me semble juste de dire qu'il y a une réparation équitable d'hommes et de femmes entre les différents métiers et postes. En tenant compte que naturellement les femmes se dirigent dans des branches et les hommes dans d'autres (ce qui peut se justifier par les atouts naturels de chacun) »*. Une fois de plus, on constate les racines profondes du stéréotype. Un répondant « expliquera » même tout cela en référence aux « hormones ».

Ce critère de la naturalité biologique est néanmoins contesté par d'autres commentaires : *« J'ai fait des études d'assistante sociale, sur les 300 élèves de l'école moins de 10% étaient des hommes... Aussi je trouve que le travail du care [métiers qui consistent à apporter une réponse concrète aux besoins des autres, dans les domaines de la petite enfance ou de l'aide familiale par exemple.] est beaucoup donné aux femmes... Je ne trouve pas cela normal. En quoi la femme est plus à même de s'occuper de cela qu'un homme? »*. Un autre commentaire affirme que ces soi-disant prédispositions « naturelles » ne sont en fait que constructions sociales. Et comme le synthétise ce commentaire : *« Il faut juste être conscient que si les femmes sont plus portées vers certains métiers que les hommes, c'est justement à cause des clichés sur les femmes, et pas parce que « les femmes sont faites pour ça » »*.

LA VIOLENCE SYMBOLIQUE DANS LE MONDE DU TRAVAIL

La stéréotypie de genre est également fort présente dans le monde du travail. Ici aussi, on trouve de très nombreux commentaires qui la reflètent et la dénoncent. Seuls 12% des répondant·e·s pensent que les chances sont égales dans le milieu professionnel. De manière assez logique, le monde du travail reflète des inégalités présentes dès la formation, mais, au vu des chiffres, en les radicalisant davantage.

Comme pour les études, les femmes qui se lancent dans des carrières considérées comme « masculines » vont devoir davantage prouver leurs compétences et, souvent, subir les commentaires sexistes « habituels ». Cela pousse d'ailleurs certaines à renoncer : *« Le métier « d'homme » reste quelque chose de très présent et de plus m'a fait changer d'avis pour m'engager dans l'armée »*. Ou encore : *« Les femmes qui oseront tenter de travailler dans un secteur majoritairement masculin seront moquées et infériorisées, par exemple dans le secteur de la construction, on a cette idée que la femme n'est pas capable de travailler dans ce milieu car elle est faible. Ce qui peut nous encourager à changer de carrière, voire à abandonner »*.

Assez logiquement, les racines de ces stéréotypes dans le milieu professionnel sont identifiées de la même manière que dans les filières de formation. Ici aussi il est question de l'importance de l'éducation, de l'inconscient collectif ou de la répartition « naturelle » des métiers.

Quelques commentaires résument, en formules choc, les difficultés rencontrées par les femmes : *« On n'est pas payé la même chose, on a plus difficile à monter les échelons, la discrimination car on pourrait tomber enceinte, l'intimidation sexuelle pour réussir à les griller ces échelons et j'en passe »*. Ou encore : *« La société ne fait pas encore confiance à la capacité de la femme à tenir certaines fonctions et postes de responsabilités du fait qu'elle est simplement une femme »*. Et enfin, *« les hommes ont davantage de salaire, de valeur, de temps, de reconnaissance et de responsabilités »*.

Ces commentaires permettent d'amorcer une réflexion plus précise sur les difficultés rencontrées par les femmes.

Celles-ci apparaissent dès la recherche d'emploi : de nombreux commentaires évoquent des discriminations à l'embauche, avec la même traditionnelle question : « *Comptez-vous avoir des enfants?* » Ce témoignage le démontre suffisamment : « *Les recruteurs vont se demander si une femme va bientôt avoir des enfants ou en a déjà alors que ce n'est pas pensé lorsqu'un homme postule à un job* ».

Les employeurs, en fait, reflètent l'intégration des stéréotypes déjà évoqués, comme en témoigne très simplement ce commentaire : « *Presque aucun entrepreneur ne voudra engager une femme maçon, même si celle-ci est aussi bien voire mieux qualifiée que les hommes répondant à la même offre d'emploi* ». Des commentaires indiquent que des femmes sont éliminées du recrutement dès la lecture de leur genre sur leur CV...

Par ailleurs, beaucoup de commentaires évoquent les disparités salariales en faveur des hommes. Le point de vue est permanent : les métiers dits « féminins » sont sous-payés, alors qu'ils sont « *pénibles et essentiels* ».

La thématique de la maternité et des enfants est également bien présente. On a déjà cité les discriminations à l'embauche que cela provoque, mais cela nuit aussi à l'évolution de la carrière : « *Les femmes atteignent moins facilement des postes haut placés surtout à cause du fait qu'elles puissent tomber enceintes* ». Cette possibilité d'être enceinte, et dès lors, de prendre un congé de maternité implique « *qu'elles ont moins accès à des postes importants et bien payés, ce qui les amène à sacrifier plus facilement leur carrière. Cette situation amène l'impression que la parentalité est toujours prise en charge par la mère* ». Ce phénomène crée donc un véritable cercle vicieux : parce qu'elles sont susceptibles de devenir mères, les femmes voient leur carrière rendue plus difficile, ce qui confirme l'idée qu'elles sont faites pour s'occuper des enfants et, plus globalement, comme on le verra dans le point suivant, des tâches ménagères.

Deux phénomènes permettent de mieux comprendre encore ce cercle vicieux :

- 1** Comme beaucoup incombe à la femme (charge mentale, éducation des enfants, tâches ménagères, gestion du foyer, du quotidien, etc.) tout cela les incite plus vite à diminuer leur temps de travail.
- 2** Certains secteurs plus féminins sont moins bien rémunérés, ce qui est une raison supplémentaire pour que la femme (et non l'homme qui a un salaire plus élevé) diminue son temps de travail.

Par ailleurs, on imagine aisément aussi que le fait que les femmes puissent être enceintes conduit à des stéréotypes leur attribuant des tâches et des filières professionnelles en lien avec l'enfance ou le soin en général, sous prétexte qu'elles sont « naturellement faites pour cela ».

La problématique est particulièrement lourde dans la mesure où la possibilité d'avoir des enfants est un premier conditionnement, mais il est ensuite renforcé : ainsi, lorsqu'elles occupent des postes à responsabilité, « *les femmes cadres par exemple se font regarder de travers si elles prennent un 4/5 pour s'occuper de leurs enfants, même si la société rappelle en permanence à la femme que c'est ce qu'elle devait faire, mais elle est punie pour cela* ». Dans ce domaine aussi, la source est à trouver dans des visions patriarcales de la société, désignées par ce « on » qui les traduit assez bien : « *ce sont généralement les hommes qui tiennent les rênes tandis qu'on pousse les femmes à rester en retrait pour s'occuper de leur famille* ». Plusieurs témoignages évoquent des femmes auxquelles on a refusé des promotions au prétexte qu'elles pouvaient tomber enceintes. Enfin, ce lien établi entre enfants et femmes conduit trop souvent ces dernières à accepter des emplois à temps partiel, voire à refuser des promotions. Et dans le cas contraire, certaines femmes pointent également du doigt le jugement existant envers les femmes qui veulent avoir une carrière professionnelle : « *mettre sa carrière entre parenthèse est presque une obligation sinon vous êtes «une mauvaise mère ou une mauvaise femme* » ».

Cette problématique tend donc de nombreux pièges au développement de la carrière des femmes : ils touchent à l'embauche, au temps de travail, aux filières plus ou moins lourdement suggérées, aux promotions. On peut donc réellement parler de cercle vicieux : la société confine les femmes dans leur rôle maternel tout en les empêchant de pouvoir concilier celui-ci avec le développement harmonieux d'un parcours professionnel. On reviendra plus loin sur ce phénomène.

Indépendamment de la maternité, les femmes constatent aussi massivement que les postes à responsabilités sont dévolus prioritairement aux hommes. Des centaines de commentaires évoquent cet état de fait. Des secteurs sont parfois désignés : l'enseignement universitaire, la politique, les hautes fonctions managériales... Le fameux plafond de verre est souvent évoqué, mais aussi le plancher collant : le fait d'être réduit à n'avoir accès qu'à des emplois à temps partiel ou mal payés du fait d'être une femme... Et quand une femme accède malgré tout à de hautes responsabilités, les clichés sexistes et les commentaires vaseux réapparaissent bien vite : « *Quand il y a une femme, on dit qu'elle a couché pour être là !* », sans doute parce que « *trop d'hommes ne supportent toujours pas d'être dirigés par une femme même si elle est plus que largement qualifiée pour son poste* ». Et toujours s'impose la même idée : une femme dans un poste à responsabilités subit une double pression : celle, légitime, liée à sa fonction, mais aussi celle liée au fait qu'elle doit doublement prouver ses compétences pour bien faire comprendre qu'elle n'a pas usurpé son poste : « *La préférence ira presque automatiquement à un homme qui a pourtant les mêmes compétences. Une femme doit être bien meilleure que ses rivaux pour accéder à de hauts postes* ».

Ces nombreux constats permettent de mieux comprendre le chiffre de 12% de répondant·e·s convaincu·e·s qu'il y a égalité parfaite... C'est à un changement de mentalité que tous les autres appellent. Dans leur immense majorité, les commentaires des répondant·e·s témoignent d'une société encore dominée par des conceptions archaïques où les faux arguments biologiques, la mauvaise foi et parfois un machisme éhonté sont encore bien présents, comme en apporte la preuve de cet ultime témoignage : « *Cette semaine, mon patron a dit que mon travail était moins bon quand j'avais mes règles...* ».

MAIS IL N'Y PAS QUE LE TRAVAIL DANS LA VIE...

Cette plongée dans les discriminations que subissent les femmes dans leur formation comme dans leur parcours professionnel a permis de mettre à plusieurs reprises en lumière le lien entre les domaines de la vie professionnelle et de la vie privée. Assez logiquement, la dernière question de l'enquête s'interrogeait sur la conciliation possible entre ces deux vies.

Ainsi, à la question de savoir si les hommes et les femmes peuvent concilier vie privée et vie professionnelle de la même manière, un peu moins de la moitié des personnes qui ont participé à l'enquête répondent par l'affirmative.

Pourtant, la lecture des commentaires apporte une tout autre nuance. Beaucoup de commentaires stipulent que « *en théorie, oui* », « *en utopie, oui* », « *théoriquement oui* », « *techniquement oui* », « *ils le peuvent dans le sens, ils en ont la capacité* ». Cependant, de fortes nuances apparaissent par la suite : en pratique « *les femmes sacrifient plus vite leur carrière* », « *il faut changer les mentalités pour que les charges puissent être partagées* », « *on parle plus de la charge mentale féminine, ce sont les femmes qui ont tendance à diminuer leurs temps de travail à l'arrivée d'un enfant,...* ». Ces différents facteurs font que « *la conciliation vie pro-privée n'est pas la même pour homme et femme* ».

Nous remarquons toutefois une différence de perception entre les répondantes féminines et les répondants masculins. En effet, 55% des hommes considèrent que femmes et hommes peuvent concilier vie privée et professionnelle de la même manière contre seulement 33% de femmes.

Lorsque l'on parle de difficultés, pour une femme, à concilier vie privée et vie professionnelle, l'une des premières causes qui revient de manière récurrente est le concept de charge mentale.

La majorité s'accorde pour dire que « *la femme a une charge mentale beaucoup plus grande et on lui accordera toujours au premier lieu le rôle de faire le ménage, s'occuper des enfants, des hobbies, des activités familiales alors que les femmes ne naissent pas avec une prédisposition au care* ». Ainsi les commentaires mettent en avant le fait que, puisque « *la charge mentale des femmes au quotidien est bien supérieure à celle des hommes dans la plupart des couples hétéros, elles n'auront donc forcément pas autant de temps 'mental' à consacrer à leur travail que les hommes* ».

Certains commentaires mentionnent ainsi le concept de « deuxième journée », chez les femmes qui « *ont souvent plus de responsabilités domestiques et ont donc '2 boulots' au quotidien* ». Pour expliquer cette charge mentale ou cette double journée, bon nombre de commentaires mettent en avant le rôle prépondérant que la femme a au sein du foyer, dans l'éducation des enfants et dans les tâches ménagères.

On peut retrouver ici le poids des stéréotypes et du patriarcat, comme s'il était écrit dans les mentalités, les imaginaires et les inconscients que le fait que les femmes travaillent ne suppose pas un partage des autres tâches.

Pour finir, on pourrait avoir l'impression que le titre de ce point est un peu trompeur, car finalement, il aura encore été beaucoup question de travail... Il est tout de même fortement interpellant que lorsqu'on parle de vie privée les témoignages fassent surtout référence aux enfants, au ménage ou à la maison, comme si les personnes répondant à l'enquête n'imaginaient même plus faire part, dans leur propos sur l'équilibre entre vie privée et vie professionnelle, d'aspects en lien avec le temps libre, les activités de loisirs, les soirées, etc.



NOTES D'ESPOIR

■ QUELQUES NOTES ENCOURAGEANTES

Malgré la dureté des constats précédents, certaines évolutions sont tout de même remarquées par une partie des personnes qui ont répondu à l'enquête.

Ainsi, par exemple, dans le domaine professionnel une quantité non négligeable de réponses soulignent que des **progrès sont notables** par rapport aux générations précédentes ou encore que certains secteurs sont peut-être moins influencés par les stéréotypes sexistes : ainsi, une répondante écrit : « *Dans le milieu artistique musical que je fréquente, les hommes et les femmes peuvent arriver au même objectif.* » Toujours sur le plan professionnel, au niveau financier, il a été souligné que l'écart salarial n'existe pas dans la fonction publique.

UNE ORGANISATION FAMILIALE DAVANTAGE FONDÉE SUR LE PARTAGE ET LE DIALOGUE

En lien avec la charge mentale, plusieurs idées sont avancées pour l'équilibrer. Ainsi, comme en témoigne une répondante « *dans un couple par exemple, il s'agit de faire des compromis sur les envies et les projets des deux parties. Tout est une question d'accord. Je trouve par ailleurs qu'il faudrait revaloriser le travail d'une mère ou d'un père au foyer. Tout est une question de choix de vie et l'on (les femmes) n'est pas obligée de faire carrière pour se sentir égale à l'homme. L'égalité c'est avoir le choix de mener la vie que l'on souhaite mener (ce qui irait en faveur des deux genres)* ». L'essentiel semble se trouver dans le dialogue entre les partenaires, une bonne répartition des tâches et le fait que « *les deux s'occupent de manière équitable des tâches ménagères et des enfants* ». Beaucoup de personnes pointent du doigt le fait que le sexe/genre d'une personne ne peut avoir d'influence sur l'activité de celle-ci.

LES POUVOIRS PUBLICS

Les pouvoirs publics sont également interpellés, notamment dans le domaine de la parentalité.

L'argument le plus important concerne le congé de paternité. À la base, il y a le constat d'une double frustration : « *ÉNORME inégalité niveau congé parental qui force la mère à être la personne qui laisse un peu sa carrière de côté et l'homme à laisser son enfant de côté* ». Un congé de paternité plus long retirerait donc des arguments à ceux qui trouvent que les femmes sont trop souvent absentes pour des raisons liées à la maternité : « *Je trouve ça dommage qu'on n'instaure pas un congé de paternité d'une aussi longue durée permettant au père de s'occuper de l'éducation de son enfant mais pour surtout d'avoir une égalité dès le début. Avec cette idée, le CEO ne fera aucune différence sur ce point-là, puisque il sait que, et l'homme et la femme peuvent prendre les longs congés (c'est ce qui se passe en Scandinavie et ça fonctionne à merveille)* ». En outre, cela permettrait de lutter contre le stéréotype qui considère que c'est à la maman de « gérer » les enfants.

Un congé de paternité plus long remédierait donc également à la frustration que peuvent vivre les pères qui actuellement « *ne peuvent donc pas profiter autant de leur bébé* ». Il deviendrait également plus logique qu'un homme prenne un 4/5e temps pour s'occuper de sa famille.

Par ailleurs, beaucoup voient dans l'allongement du congé de paternité une solution qui permettrait « moins de discrimination à l'embauche et une meilleure implication du rôle de l'homme dans les tâches ménagères pour permettre à la femme de libérer du temps pour elle ».

Les avantages de l'allongement du congé de paternité sont donc multiples, et chacun en sort gagnant. En outre, l'établissement de cet équilibre aurait un effet domino extrêmement positif pour battre en brèche les stéréotypes liés à la maternité et à toutes les conséquences qui y sont indûment attachées.

D'autres suggestions sont faites pour que les pouvoirs publics favorisent l'égalité.

Créer davantage de places dans les crèches serait une piste, piste pour laquelle le privé pourrait également être mis à contribution par un développement plus large des crèches sur les lieux de travail.

Il conviendrait aussi de mener une réflexion sur le temps partiel et son impact sur le droit à la pension, ou encore de mieux rémunérer le congé parental et d'inciter les hommes à y recourir davantage.

Une piste évoquée également serait la valorisation du « travail invisible, qu'il soit assumé par les femmes ou les hommes ».

LE POIDS DES MOTS

Les choses ayant souvent besoin d'être dites pour exister, on trouve dans l'enquête des appels à la féminisation des noms de métier. Il faut rappeler qu'un décret de la Communauté française de 1993 (!) appelait déjà à cette féminisation⁷.

LE RETOUR AUX STÉRÉOTYPES : DES PISTES POUR EN FINIR

Depuis le début, on a pu constater à quel point la stéréotypie de genre est à la fois toxique et profondément installée. Dans l'enquête, on peut observer que sur 1213 personnes sondées, 40% se sentent suffisamment sensibilisées à ces stéréotypes et 60% non.

D'une manière qui pourrait sembler étrange, ces chiffres s'inversent si on ne prend en compte que les répondants masculins.

Plusieurs interprétations sont possibles :



- Les hommes qui ont répondu à l'enquête (ils sont très minoritaires) sont majoritairement sensibilisés puisque, précisément, ils ont pris le temps de répondre.
- La faible quantité de femmes sensibilisées témoigne peut-être d'un grave phénomène déjà souligné : l'intégration du stéréotype.
- Se dire « sensibilisé » pour certains hommes peut aussi vouloir dire que le problème est réglé et qu'il n'y a plus besoin d'y consacrer temps et efforts. Certains se sentent suffisamment sensibilisés, et observent même un trop plein de sensibilisation ou ne voient pas le problème des stéréotypes. On peut lire par exemple : « *Nous sommes inondés de sensibilisation, jusqu'à l'écœurement, tous les jours dans les médias.* ».

7. Un guide plus récent évoque cette féminisation : http://www.egalite.cfwb.be/index.php?elD=tx_nawsecuredl&u=0&g=0&hash=ebffe5c7069ce7ba84436b4ca31b-ce572a9ac317&file=uploads/tx_cfwbitemsdec/Mettre_au_feminin_Feminisation.pdf

La question se pose alors : comment chacun peut-il mesurer son niveau de compréhension de quelque chose qui par définition est ancré en lui dès le plus jeune âge ? Quoi que disent les chiffres, ce sont encore une fois les commentaires qui sont particulièrement intéressants pour répondre à cette question. En effet, de manière générale, et ce malgré le nombre important de personnes se considérant sensibilisées aux stéréotypes, la majorité des jeunes est demandeuse de davantage de sensibilisation aux stéréotypes et au sexisme.

COMMENT S'Y PRENDRE ?

Le patriarcat et les « valeurs » qu'il véhicule reposent, pour une bonne part, on l'a déjà dit, sur des conceptions passéistes et conservatrices de la société. Certaines réponses à l'enquête évoquent un clash avec les générations précédentes qui continuent à véhiculer les stéréotypes qui ainsi restent ancrés dans la société.

33% des jeunes qui ont répondu à l'enquête affirment avoir lutté contre les stéréotypes par eux-mêmes/elles-mêmes, via les réseaux sociaux, des recherches, leurs entourages, des livres féministes, des podcasts... Ces jeunes soulignent l'impact positif d'internet qui libère la parole, et des réseaux sociaux qui informent. Ce témoignage est particulièrement révélateur : *« Je remercie les réseaux sociaux de permettre un peu une libération de la parole à ce niveau-là et de me donner davantage confiance en moi. Aujourd'hui, il n'est plus question de ne rien dire quand on m'insulte de pute ou autres, qu'on me siffle, qu'on me touche les fesses. J'avais l'impression que le problème venait de moi (en soi qu'est-ce que cela peut me faire s'il me siffle?). Entendre d'autres filles en parler nous rappelle que ce n'est pas normal d'accepter une situation qui nous met mal à l'aise. »*. Cependant, d'autres répondant·e·s déplorent l'impact négatif des médias ou encore du marketing qui perpétuent les stéréotypes. Très clairement, les médias avouent ici leurs limites : ils ne sont jamais qu'un reflet de ce qu'on y projette, et on peut tout y trouver en matière de stéréotypie.

En outre, le processus d'autosensibilisation peut rencontrer des limites :



- Parfois il intervient tard, et la personne a déjà intégré fortement les clichés, comme en témoigne cette répondante : *« Je pense surtout avoir été sensibilisée très tard et qu'une grande partie de ma personnalité s'est déjà construite autour de ces clichés. »* ;
- Parfois, et malheureusement, il a fallu être confronté soi-même à la force déstabilisante du cliché pour en prendre conscience. Comme l'écrit avec sincérité cette répondante : *« J'y suis certainement sensibilisée parce que je les vis au quotidien »*.

Cette autosensibilisation doit certainement être encouragée, ainsi que toutes les initiatives libérant la parole, parce qu'une parole libérée partagée est un rempart contre la stéréotypie. Mais il est clair qu'elle ne peut suffire. En outre, chaque femme n'y a pas accès, comme on peut le lire ici : *« En tant que femmes, nous devons être plus fortes. Actuellement, la société change et nous encourage à nous défendre lors d'injustices mais nous ne savons pas toujours comment. »* Autrement dit, les moyens de lutter contre les discriminations existent aujourd'hui, mais ils doivent se faire davantage connaître, aller à la rencontre des femmes pour leur permettre de découvrir comment se défendre face au sexisme et comment le dénoncer. Le secteur associatif a ici un rôle essentiel à jouer, et tant pis pour les « sensibilisés jusqu'à l'écœurement »...

Enfin, pour aller plus loin, il faut tenter de dégraisser les stéréotypes, jusqu'à les diluer complètement. Et cela, cela peut être le rôle de l'éducation. Les jeunes soulignent donc l'importance d'éduquer la nouvelle génération dès le plus jeune âge afin que celle-ci ne répète pas les schémas stéréotypés traditionnels.

L'éducation commence à la maison où, on l'a vu, un partage des tâches nouveau devrait émerger. Rien que cela créerait un climat propice, aux yeux des enfants, à la déconstruction des stéréotypes. Certaines réponses à l'enquête évoquent des outils à mettre en place pour les parents.

L'école doit également jouer un rôle. Une répondante lance un véritable cri à ce sujet : « *Aujourd'hui oui, je suis adulte, informée, militante. Mais l'éducation féministe DEVRAIT se faire à l'école. Si on m'avait dit que réveiller une femme en pleine nuit pour la forcer à avoir des relations sexuelles était un viol, j'aurais peut-être résisté davantage ? J'en aurais peut-être parlé ?* ».

Une grande partie des répondant-e-s souhaite voir la sensibilisation aux stéréotypes intégrée aux programmes scolaires, et ce de manière continue, depuis la maternelle jusqu'aux études supérieures. Ceci dans le but d'assurer que tous les stéréotypes soient déconstruits à chaque étape du développement. Un tel commentaire : « *Le mot « sexisme » n'a, à mon humble avis, jamais été discuté en cours, à l'école* » ne devrait, un jour, plus être d'actualité. C'est clairement à l'EVRAS qu'il est fait allusion, mais une EVRAS comprise au sens le plus large et non limitée à une animation ponctuelle. Plusieurs idées sont ici avancées :



- Sensibiliser les professionnels de l'éducation et leur montrer l'importance de leur rôle dans cette éducation à la lutte contre le sexisme.
- Inscire la lutte contre le sexisme explicitement dans les ROI des établissements scolaires, mais aussi dans les chartes, règles de vie... de toutes les structures qui accueillent des jeunes et des enfants.
- Démonter les mécanismes du sexisme dans l' "humour" qui est l'un des pires paravents de la stéréotypie ordinaire.

Ce commentaire reflète bien le côté largement intégré que doit prendre la lutte contre les discriminations fondées sur le genre : « *Il y a encore des clichés que nous acceptons par habitude (familiale, religieuse, culturelle...) [et qui sont] ancrés en nous. On n'est JAMAIS assez sensibilisé. Mais également au sujet des hommes. Il faut attaquer les stéréotypes et préjugés de toutes parts, en valorisant les deux sexes (avec les cis, etc.. également) afin de trouver des solutions (elles tiennent selon moi de l'éducation de tous les enfants et de la sensibilisation au respect des différences et à la compassion)* ».

Enfin, il ne faudrait pas oublier une dimension essentielle dans cette démarche éducative. S'il doit exister des lois, des outils et des associations pour aider les femmes à se défendre contre le sexisme, et si d'autre part, on croit aux vertus d'une éducation mieux pensée, il est absolument indispensable que cette éducation sensibilise également et surtout les garçons et les hommes. On ne créera pas l'égalité en permettant aux femmes de se défendre ou en les invitant hypocritement à « *ne pas se mettre en danger* ». Deux commentaires sont explicites à ce sujet :



- « *On dit aux filles de pas faire ci ou ça mais on dit jamais aux gars de changer leurs visions de la femme* ».
- « *J'aimerais que les garçons, qui payent eux aussi le prix de la masculinité toxique, soient tout autant éduqués sur ces questions.* ».

Ce dernier commentaire est particulièrement intéressant : il ne s'agit pas de culpabiliser les hommes de manière globale, ce qui serait improductif dans la mesure où cela aurait sûrement pour effet de renforcer les stéréotypes. Il s'agit bien au contraire d'éduquer chacun des garçons pour leur permettre de se rendre compte qu'une masculinité toxique, fondée sur des référents délétères comme la domination, l'intolérance ou le rejet des émotions ne les rendra, en aucun cas, heureux. La grande auteure nigériane Chimamanda Ngozi Adichie a très justement écrit : « *Notre façon d'éduquer les garçons les dessert énormément. Nous réprimons leur humanité. Notre définition de la virilité est très restreinte. La virilité est une cage exigüe, rigide, et nous y enfermons les garçons. Nous apprenons aux garçons à redouter la peur, la faiblesse, la vulnérabilité. Nous leur apprenons à dissimuler leur vrai moi, car ils sont obligés d'être, dans le parler nigérian, des hommes durs⁸* ».

8. Chimamanda Ngozi Adichie, Nous sommes tous des féministes, Gallimard, pp32-33 (Folio, n°6798)



CONCLUSION

Nous ne vivons pas dans une société où l'égalité des droits est réellement garantie. Comme on l'a vu dans les nombreux témoignages cités, être une femme aujourd'hui confronte à des problèmes qui ne devraient simplement pas exister et qui reposent pour une bonne part sur des constructions mentales dénuées de sens. Or, ces constructions perdurent : *« Je pense que la famille, les médias, la société et l'école contribuent à préserver ces stéréotypes. »*

Certes la situation a pu être pire dans les générations précédentes, certes les pouvoirs publics ont un rôle à jouer et le jouent (même si on peut toujours attendre davantage d'eux), mais le sexisme ne reculera que grâce à une vigilance permanente, à un dialogue fondé prioritairement sur l'empathie, à une attention particulière aux victimes, et à un renforcement de l'éducation, et particulièrement dans ce domaine celle des garçons.

Le Forum des Jeunes considère donc que des mesures urgentes et fortes s'imposent pour mieux assurer l'égalité entre hommes et femmes.

Face à la violence directe, plusieurs axes devraient être privilégiés comme visibiliser les services d'aides aux victimes de violence ou former toutes les personnes susceptibles d'accueillir ces victimes, et notamment les policiers. Pour faciliter cet accueil, il faudrait désigner un agent dans chaque commissariat, mais aussi une personne référente dans le domaine dans toutes les structures accueillant des jeunes. Les campagnes de sensibilisation devraient être adaptées aux publics visés, en visant aussi notamment les témoins d'actes de violence.

Dans le monde du travail, une sensibilisation aux stéréotypes de genre est également indispensable, tant lors de l'embauche que pendant le développement de la carrière en termes de promotion ou de salaire.

Pour améliorer l'équilibre entre vie professionnelle et vie privée, des mesures sont à prendre dans le domaine du congé de paternité, mais aussi dans la visibilisation du travail domestique. Une réflexion sur l'équilibre entre pension et temps partiel doit également être conduite. Les possibilités de garde d'enfants (crèches d'entreprise) pourraient être fortement améliorées.

Mais, on l'a vu, c'est dans le domaine de l'éducation que des changements doivent s'implémenter, tant à la maison qu'à l'école. Des outils pourraient être mis à disposition des parents. Par ailleurs, la généralisation de l'EVRAS s'impose afin par exemple de définir une nouvelle image de la masculinité éloignée de tout référent toxique.

Les enseignant·e·s devraient être mieux formé·e·s aux questions de genre et l'école entière, tant dans ses règlements que dans ses pratiques (par exemple d'orientation) devrait mener une lutte acharnée contre les stéréotypes. Ceci permettrait une meilleure ouverture vers le monde de la formation et des études supérieures où, on a pu s'en rendre compte, le poids du patriarcat reste très fort, malgré quelques avancées.

Dans tous les cas, la communication doit être adaptée aux objectifs et aux publics cibles.

Aucun « CRACS » (Citoyen·ne·s, Responsables, Actif·ve·s, Critiques et Solidaires), aucun·e citoyen·ne en fait, quels que soient son âge, son origine, sa condition sociale ou son genre ne devrait accepter et encourager des stéréotypes qui sont autant d'insultes à l'intelligence et qui, insidieusement, tendent à nourrir la conviction honteuse que la moitié de l'humanité aurait le pouvoir sur l'autre.

À force de patience, de pédagogie, de tolérance, on rendra au terme « humanité » toute sa pertinence en termes d'égalité.

